

Lyon, le 27 août 1957

PS : Excusez les ratures, j'ai horreur des brouillons

Chers Jean et Linou

C'est aujourd'hui le 12^{ème} anniversaire de l'évasion collective du Kommando (*Kempton-Kottern, annexe de Dachau*) auquel j'appartenais. Les armées soviétiques étaient aux portes de Berlin. Depuis trois jours nous marchions, ou plus exactement nous nous traînions sur la route encombrée par les réfugiés qui fuyaient avec leurs hardes devant les troupes américaines. Il était environ 19h au soleil. La mort planait. Nous pensions tous qu'il serait tout de même atroce de mourir alors que la libération était si proche. Les sapinières assombrissaient le ciel. Les SS étaient là mais leurs mitraillettes brillaient. De temps à autre nous croisions quelques soldats allemands armés de « quilles » anti-chars. Ils allaient à la rencontre des chars américains.

Tout à coup sur notre gauche, dans un pré, une fusée verte monte vers le ciel. Je pensais que c'était un signal qui indiquait que les troupes américaines se trouvaient à X kms, et proches. Je ne m'étais pas trompé car les « Schnell ! » (« vite ! ») se succédèrent à une cadence accélérée. Je réalisai que j'allais mourir dans un charnier, comme une bête, loin de ma patrie, après avoir tenu le coup près de trois ans, c'était stupide. Jamais je n'ai aimé la vie comme à ce moment là. Je ressens encore quand je l'évoque ce sentiment de plénitude – si bon, si doux. Dans l'espace d'une fraction de temps, je pensais à ma mère, à mon enfance, à ma Provence.

Mourir ! Non. Sans se battre ! Non. Dans ces moments la révolte s'empare de l'homme. Il fallait tout faire pour ne pas mourir – et le faire vite – secouer la torpeur qui prélude toujours à la mort. Sur la route s'étiraient les 550 hommes du Kommando. A ma gauche un copain tchèque, à ma droite un copain russe, tous deux de l'organisation internationale. Je me tournai vers le copain russe et lui dis : « ça sent le charnier... » Ces quelques mots le firent sortir de sa torpeur – le fouettèrent comme m'avait fouetté la fusée verte – Je me tournai ensuite vers le copain tchèque et lui dis aussi « ça sent le charnier »- même réaction – Alors ? Alors il faut se barrer et vite « Tu es fou » me répondit le copain tchèque – « Non, il faut essayer et mourir pour mourir, se battre encore. » Le copain russe me dit « d'accord, comment faire ? » Je lui répondis que nous allions prévenir les gens de devant et de derrière que dès qu'ils verraient une dislocation, ils s'éparpillent. Le copain Tchèque me répondit : « mais jamais le mot passera à tous ». Je lui répondis que la dislocation centrale faite, les copains de devant et derrière n'auraient pas besoin d'un dessin. Le signal convenu fut le suivant : je me moucherais avec un vieux chiffon, une estrasse comme on dit à Marseille, que j'avais encore.

Les sapinières étaient de plus en plus sombres, l'air était parfumé de résine. Femmes et enfants entassés dans des camions et des charrettes nous

dépassaient . Tout à coup, à un tournant, un embouteillage. Un panneau annonçant un village : PFENTEN . Je le verrai toujours . C'était le moment idéal . Je me mouchais et le cortège se disloqua, s'éparpilla à droite et à gauche . Nous courrions comme jamais nous avions couru . Les balles sifflaient, s'écrasant contre les arbres. Nous courions toujours et ce que nous avions prévu se déroula . Devant et derrière les copains avaient compris qu'il leur fallait courir et les SS, sachant les américains à leur cul ne nous poursuivirent pas. Ils continuèrent leur route ...Ouf.

Quelle joie de se trouver libres dans les bois et la campagne, quelle joie de ne plus envisager le charnier. Nous arrivâmes en groupe de sept devant une ferme, il était environ minuit. Les paysans étaient effrayés par ces hommes en rayés, maigres, têtes tondues. Nous leur expliquâmes qu'ils ne devaient pas avoir peur de nous . Ce que nous voulions, c'était nous restaurer, chocolat au lait et un peu de pain. Déjà nous pensions à surveiller notre alimentation. Nous avons raison, car de nombreux copains sont morts pour avoir ingurgité des conserves américaines. Une fois restaurés, nous couchâmes dans une paillierie. Le réveil fut joyeux mais inquiet aussi . Comme elle est belle la vie, comme elle était douce la liberté. Mais l'inquiétude nous tordait les tripes. Les SS n'allaient-ils pas revenir ?

Et ce fût alors un moment terrible. Vers la fin de la matinée nous aperçûmes au loin sur un chemin une voiture portant des soldats. Ah ! Ce chemin raviné, ce chemin de campagne je ne l'oublierai jamais. Et cette voiture qui avançait... Boches ou américains ? Notre inquiétude s'expliquait du fait que nous n'avions jamais vu de jeep ni de soldats américains. 400m...300m...200m...100m...50m...10mètres Ouf ! c'étaient les américains...

Je pleure encore en évoquant ce moment, c'est bon de pleurer parfois, ça fait du bien, nous pleurons tous. Nous partions à la reconquête de la vie.

Et voilà ma petite histoire terminée . Je peux y ajouter que les américains nous reconduisirent au camp où nous étions, et n'étaient pas pressés de nous rapatrier. Vous savez pourquoi !

Mais une fois encore nous jouâmes la fille de l'air (*ici, il y a un renvoi à une page écrite après, à la fin de la lettre, que je remets donc à sa place*)

Nous jouâmes la fille de l'air, ce qui n'était pas prudent car nous risquions de tomber entre les mains des « Loups Garous » (maquis SS). En effet, sur notre chemin nous trouvâmes, dans des granges, des camarades « rayés » pendus aux poutres. Les « loups garous » étaient passés par là avant notre arrivée. Nous eûmes la chance de ne pas en rencontrer.

Mais notre dernier coup dur fut atroce. Alors que nous étions tout près de la frontière, un paysan allemand lança sur le cortège une grenade. Heureusement trop tard, la grenade éclata dans sa main. Je vois encore son moignon sanglant et la petite fille blonde, cinq ans peut-être, hurlant de peur accrochée au pantalon de celui qui devait être son grand-père. Nous ne

nous arrêta mes pas... C'est ma dernière vision de l'Allemagne hitlérienne, de l'Allemagne malheureuse mais responsable.

(reprise du texte interrompu)

et le 8 mai j'étais à Strasbourg après avoir vu à la frontière un panneau tricolore géant portant cette inscription :

« ICI COMMENCE LE PAYS DE LA LIBERTE »

Hum !

Lyon - 27 avril 1957.

P.S. Excusez les ratés, qui honorent vos Bonillons
Cher Jean et Simon

C'est aujourd'hui le ^{33^e} anniversaire de l'évasion
collective des Rommendo auquel j'appartenais -
^{depuis 3 jours} les armées soviétiques étaient déjà près de Berlin
Nous marchions, ou + exactement nous nous
traînions sur la route encombrée par les
réfugiés qui fuyait avec leurs bœufs devant
les troupes américaines - Il était environ 19^h au
soleil - Le mort planait - Nous pensions tous
qu'il serait tout ce même atroce de mourir
debut que la libération était si proche -
Les supérieurs assombrissaient le ciel - Les SS
étaient les mais leur mitrailleries brillaient
de temps à autre nous excisions qq soldats allemands
armés de "quilles" anti-chars - Ils allaient
à la rencontre des chars américains -

Et à coup sur notre gauche, dans un pré, une
fusée verte monte vers le ciel - Je pensais que
c'était un signal qui indiquait que les troupes
américaines se trouvaient à X Kms, ~~moins~~ et
proches - Je ne m'étais pas trompé car les
"Schnell" ^(ville) se succèdent à une cadence accélérée
Je réalisai que j'allais mourir dans un
charnier ^{comme mes frères, lors de ma capture} après avoir tenu le coup près
de 3 ans c'était ^{il est stupide} ~~très~~ bête - Jamais je
n'ai aimé la vie comme à ce moment là.
Je ressens encore quand je l'évoque ce sentiment

de plénitude - si bon, si doux - Dans l'espace
d'une fraction de temps - Je pensais à ma
mère, à mon enfance, à ma Provence.
Mourir ! Non - sans se battre ! Non - Dans
ces moments la révolte s'empare de l'homme
il fallait tuer pour ne pas mourir -
et le faire vite - secouer la torpeur qui
pousse toujours à la mort. - Sur la route
s'étirait les 550 hommes du Kommando.
À ma gauche un copain tchèque, à ma droite
un copain russe - tous deux également de
l'Organisation internationale - Je me tournai
vers le copain russe et lui dis : " Ça sent
le charnier - - les 99 mots le firent
sortir de sa torpeur - le fouetterent -
il s'avança et fouetta le fusil vert
Je me tournai ensuite vers le copain
Tchèque et lui dis aussi : " Ça sent le
charnier - même réaction. - Alors ?
alors il faut se barrer et vite ! " Tu es fou
me répondit le copain tchèque - Non -
il faut essayer et mourir pour mourir se
battre encore - Le copain russe me dit : " Décide
Comment faire - Je lui répondis que nous
allions presser les gens de devant et de derrière
que dès qu'ils verraient une délocalisation ils
s'éparpillent - Le copain tchèque me
répondit " mais jamais le mot passera

3/ à tous - Je lui repondis que le desloqueton
centrale faite les copain de devant et
derriere n'auraient pas besoin d'un dessin -
Le signal convenu fut ^{le suivant:} que je me moucheais
avec un vieux chiffon, une estresse comme
on voit à Marseille - que j'avais une

Les repimiere etait de + en + sombre
l'air etait parfume ^{de femme} et en partie
d'entorses dans des camion et de charrette,
nous dépassaient - P. à coup à un tournant
un embouteillage - Un panneau annonçait
un village PFENTEN - Je le verrai toujours

^{il était le moment idéal}
Je me moucheais ~~et~~, le cortège se disloqua
et se perilla à droite et à gauche - Nous
courrions comme jamais nous avions couru -
Les balls sifflaient - s'écroulant entre les
arbres - nous courrions toujours et là que nous

~~devant nous arriva~~ - Devant et derriere
les copains avaient compris qu'il fallait courir
et les SS - sachant les américains à leur cul -
ne nous pourrions venir par là continuer
leur route - - - ouf - quelle joie de
se trouver libres dans les bois et la campagne
quelle joie de ne plus envisager le charnier

Nous arrivâmes un groupe de 7 devant une
ferme ^{il était environ midi} les prisonniers étaient effrayés par ces
hommes en rayés, hairs maigres ~~les~~ ^{littes} ~~tristes~~

4) Nous leur expliquâmes qu'ils ne devaient
pas avoir peur de nous. Ce que nous voulions
c'était nous restaurer, chocolat au lait et
un peu de pain. Déjà nous pensions à
surveiller notre alimentation - nous avions
raison, car de nombreux copains ont mort
pour avoir ingurgité de mauvaises américaines.
Une fois restauré nous couchâmes dans une
paille. Le reveil fut joyeux mais
inquiét ^{aussi}. Comme elle belle la vie, comme
elle était douce la liberté. Mais ~~cette~~
l'inquiétude nous tordait les tripes. Les SS
n'allaient-ils pas revenir?

Et ce fut alors un moment terrible -
Vers la fin de la nuit nous aperçûmes
au loin ^{un chemin} une voiture portant des soldats
ah! ce chemin ~~de campagne~~ ^{rapide, le chemin} de campagne
je ne l'oublierai jamais. Et cette voiture
qui avançait - - - Boches ou américains?
Notre inquiétude s'expliquait du fait que
nous n'avions jamais vu de jeep ni de
soldats américains - 400m - 300m
200m - 100m - 50m - 10 mètres

Ouf! c'était les américains - - -
Je pleure encore en évoquant ce moment
c'est bon de pleurer parfois - ça fait du bien
Nous pleurons tous. Nous portons à la rétrospective de la vie

5/ Et voilà mon ^{histoire} terminée - Je peux y ajouter
que les américains nous reconduisirent au camp
ou nous étions - et n'étaient pas pressés de
nous repatrier - Vous savez pourquoi !

(1) Même jour encore nous jouâmes la fille
& l'air et le 8 Mai je'étais à Strasbourg
après avoir vu à la frontière un panneau
tricolore géant portant cette inscription :

« ICI COMMENCE »

LE PAYS DE LA LIBERTE »

Hum ! (1)

Bulletin de santé.

Température 37 matin

37°6 soir mais

Vitesse de sédimentation 55%

appétit excellent -

Mutis calme -

fièvre de 1^H.

(1) Krupp annonce officiellement la
reconstruction de son trust & collaboration

8).

(1) - Nous jouâmes la fille de l'air, ce qui n'était pas prudent. car nous risquions de tomber entre les mains des "Loups garous" (Maquis SS). En effet, sur notre chemin nous trouvâmes, sans des granges, des camarades "rayés" pendus aux poutres. Les "Loups garous" étaient passés par là avant notre arrivée -- Nous eûmes la chance de ne pas en rencontrer --

Mais notre dernier coup de feu fut attiré --

Un prisonnier allemand blessé, alors que nous étions tout près de la frontière, un prisonnier allemand blessé sur le cortège une grenade - Heureusement trop tard La grenade éclata dans sa main - Je vois encore son moignon saignant et la petite fille blonde ^{5 ans peut-être} accouchée ^{selon ce qu'il servait être son grand-père} sur son front, hurlant de peur. ^{à travers les} nous arrêtâmes par -- C'est ma dernière vision de l'Allemagne hitlérienne et l'Allemagne malheureuse. mais responsable